

Si pendant cette expédition je n'ai pas assez manifesté mon amitié et mon dévouement pour vous et pour les autres membres du Comité de secours, je vous prie d'en imputer la cause au manque d'occasion ou à la force des circonstances. Si, par contre, vous et mes autres amis voulez bien reconnaître que j'ai, autant qu'il fut en mon pouvoir, loyalement et fidèlement accompli ma tâche dans le même esprit et selon le but que vous l'eussiez fait s'il vous eût été physiquement et moralement possible de m'accompagner, je me déclare content, et la plus haute louange ne vaudrait pas pour moi votre simple « C'est bien ! »

Mon cher Sir William, aimer un cœur aussi noble, aussi généreux, aussi loyal que le vôtre est tout naturel. Veuillez croire que le mien depuis longtemps vous est acquis.

HENRY-M. STANLEY.

*A Sir William Mackinnon, Baronnet de Balinakill et Loup, Argyleshire,
Président du Comité de secours, etc., etc.*

DANS

LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

CHAPITRE I

PRÉLIMINAIRES

Le Khédivé et le Soudan. — Arabi Pacha. — La défaite de Hicks. — Le Mahdi. — Sir Evelyn Baring et Lord Granville. — Valentin Baker Pacha. — Le général Gordon et son œuvre dans le haut Nil. — Édouard Schnitzler (Emin Effendi Hakim) et sa province. — Gordon à Khartoum. — Expédition de 1884 sous les ordres de Lord Wolseley. — Prise de Khartoum. — M. Mackay, missionnaire à l'Ouganda. — Lettres d'Emin Bey à MM. Mackay, Allen, au Dr Felkin. — Les vues de MM. Holmwood et Mackay. — Les diverses routes proposées. — Sir W. Mackinnon et M. Hutton. — Les fonds de secours. — Préparatifs. — Le colonel Sir Fr. de Winton. — Le choix du personnel. — Le roi Léopold et la route du Congo. — Le départ pour l'Égypte.

Carlyle seul, dans la pleine maturité de son talent, lorsqu'il peignait de couleurs si lugubres les plus terribles jours de la Révolution française, aurait pu décrire la longue série de désastres qui ont suivi l'alliance intime de l'Égypte et de la Grande-Bretagne. Le sujet est si brûlant que les Anglais hésitent à y toucher. Ceux qui nous rapportent ces horreurs se restreignent au simple récit des événements. Nul ne saurait les lire sans frissonner à l'idée des dangers qu'ont courus l'Angleterre et les Anglais pendant cette pitoyable période de mal-administration. Une seule fois, les ténèbres s'écartèrent et le soleil parut; il brilla sur les soldats immortels d'Abou-Klea et de Goubat, où, sur les sables du désert, un petit corps d'héroïques Anglais combattit poitrine contre poitrine et s'assura une gloire égale à celle de la brigade légère à Balaclava.

Ce furent de vraies batailles, qui rachetèrent une partie des fautes dont un siècle d'histoire ne pourrait offrir de semblables. Si ceux qui dirigeaient la politique avaient eu seulement une étincelle de la résolution passionnée des combattants d'Abou-Klea, bientôt le Mahdi n'eût été qu'une figure de décor, un héros qui eût « bien fait » dans un roman, ou qui eût donné de l'agrément à une métaphore; il ne fût pas devenu ce Génie du Mal qui surgit pour écraser la jeune civilisation du Soudan.

Jetons un rapide coup d'œil sur les événements à la suite desquels, bloqué dans sa Province Équatoriale, le dernier des lieutenants de Gordon appelait au secours.

Le plan trop hardi du khédive Ismaïl est la première cause de tout ce qui est arrivé en Égypte et au Soudan; avec 5 millions seulement de sujets et un trésor qui diminuait tous les jours, il voulut transformer sa vice-royauté en un immense empire dont l'aire embrassa plus d'un million et demi de kilomètres carrés et qui s'étendit du phare d'Alexandrie à l'extrémité sud du lac Albert, et de Massaouah à la limite occidentale du Darfour. D'Europe, d'Amérique, les aventuriers accouraient à sa capitale, lui soumettaient les projets les plus téméraires et lui offraient d'être les chefs des plus folles entreprises. La période de gouvernement régulier, où la souveraineté égyptienne s'arrêtait à Gondokoro et où le Nil était l'émissaire naturel du trafic qui s'établissait par la lente influence d'un développement normal, prit fin quand les capitaines Speke, Grant et Sir Samuel Baker firent au Khédive des récits enthousiastes sur les lacs magnifiques du sud, sur les régions qu'aucune autre n'égalait en fertilité. La guerre de Sécession venait de finir; les militaires en retrait d'emploi accouraient en Égypte pour mettre leur génie au service du Pharaon moderne et réaliser ses rêves d'empire. Anglais, Allemands, Italiens demandaient à partager les honneurs qui pleuvaient sur les hardis et sur les braves.

En lisant avec soin et sans passion les annales de ce règne, et tout en admirant la largeur de vues du Khédive, l'enthousiasme qui le possédait, la libéralité princière de ses dons, les exploits de ses troupes, l'expansion continue de sa puissance qui rayonnait vers le sud, l'est et l'ouest, je ne puis comparer ses succès comme conquérant de l'Afrique qu'à ceux

d'Alexandre en Asie, — mais avec une différence : le Macédonien conduisait son armée en personne; l'Égyptien savourait les délices de ses palais du Caire et confiait son épée aux beys ou aux pachas.

La carrière des conquêtes paraît noble au Khédive; la presse européenne l'applaudit; la civilisation compte sur lui; on chante des hymnes en son honneur; les deux mers sont réunies; les navires de commerce traversent le canal maritime en files majestueuses; les chemins de fer progressent vers le sud; on assure qu'avant longtemps une ligne atteindra Berber. Mais pendant cette brillante période, les peuples du nouvel empire n'ont intéressé le souverain que comme matière à impôts, machines à remplir le trésor; les taxes sont plus lourdes que jamais, les pachas plus avides, l'administration plus dure; on monopolise l'ivoire; enfin, pour ajouter au mécontentement général, la traite des esclaves est abolie sur tout le territoire. En moins de cinq ans, Sir Samuel Baker conquiert la Province Équatoriale, et Munzinger le Senaar; le Darfour est annexé, et le Bahr-el-Ghazal subjugué après d'horribles massacres. L'audace de cet essai d'empire étonne autant que l'absence de sens commun. Sur une ligne de 4 500 kilomètres environ, il y a juste trois stations militaires, et cela dans un pays où, quand les eaux du Nil sont basses, les chameaux sont les seuls moyens de locomotion.

Mais on commençait à trouver que le Khédive tirait trop souvent sur les banques européennes; la dette de l'Égypte montait à 5 200 millions de francs; il refusait les garanties demandées par les puissances pour ceux de leurs nationaux dont il avait si libéralement prodigué les économies : Ismaïl fut déposé en 1879, et son fils Tewfik, le vice-roi actuel, élevé à sa place sous la tutelle des gouvernements de l'Europe. Peu après éclata une révolte militaire qui fut écrasée à Kassassin, à Tell-el-Kebir, le Caire et Kafr-Douar, par une armée anglaise forte de 15 000 hommes et commandée par Lord Wolseley.

Pendant sa courte souveraineté, Arabi Pacha, le chef de la révolte militaire, causa de grands malheurs en rappelant du Soudan toutes les troupes disponibles. Tandis qu'à Tell-el-Kebir le général anglais taillait en pièces les rebelles, le Mahdi Mohamet-Achmed commençait l'investissement d'El-Obeïd. Le 25 août, attaqué à Douem, on lui tua 4 500 hommes;

le 14, il fut repoussé par la garnison d'Obeïd, laissant, assure-t-on, 10 000 soldats sur le terrain. Ces pertes énormes, continuées depuis le 11 août 1881, quand, pour la première fois, le Mahdi s'essaya à prouver aux populations du Soudan la faiblesse du gouvernement égyptien, tombèrent principalement sur les tribus du haut Nil. Indifférentes à la religion du nouveau prophète, mais taxées au delà de leurs forces et ne pouvant payer puisqu'on avait interdit la traite des nègres, elles étaient accourues sous son étendard, ainsi que les marchands d'esclaves, par centaines, dont les énergiques efforts de Gordon et de son lieutenant Gessi avaient supprimé le trafic.

Depuis le 11 août 1881 jusqu'au 4 mars 1885, où Hicks Pacha, ancien officier de l'armée des Indes, débarquait à Khartoum en qualité de chef de l'état-major des forces du Soudan, les désastres des Égyptiens se suivent en série presque ininterrompue. Les soldats, toujours en révolte, avaient été licenciés, et Sir Evelyn Wood organisait une autre armée, qui ne devait pas dépasser 6 000 hommes. Hicks connaissait la redoutable puissance du Mahdi, la haine et le fanatisme allant jusqu'à la frénésie qui possédaient ses légions, le peu de stabilité, l'indiscipline, la lâcheté de ses propres troupes; mais, tout en demandant avec insistance au gouvernement égyptien un renfort de 5 000 hommes, ou quatre bataillons du nouveau corps du général Wood, il rêvait la conquête du Kordofan. Il marche à la rencontre du Mahdi et de ses hordes, enivrées de la victoire qu'elles viennent de remporter sur Obeïd et Bara. Il part pour sa dernière campagne avec 12 000 hommes, 10 pièces de montagne, 6 nordenfelts, 5 500 chameaux et 500 chevaux. Ses officiers d'état-major, même les employés civils qui l'accompagnent, lui prédisent un désastre : ils savent que, dans son armée, les causes de faiblesse sont multiples, que nombre de soldats sont des fellahs arrachés à leurs champs et enchaînés par escouades, que d'autres sont mahdistes. La dissension règne entre les chefs, tout se détraque.... Mais l'armée poursuit sa route et rencontre les légions du Prophète. Elle est anéantie.

L'Angleterre, à ce moment, dirigeait les affaires avec le concours du jeune Khédive qu'elle avait placé sur un trône quasi royal; elle avait pour intérêt évident de le protéger. Ses soldats sont en Égypte; un général anglais commande

l'armée égyptienne; la police militaire obéit à un ancien colonel de la cavalerie anglaise; son agent diplomatique dirige les affaires étrangères; presque tous les grands postes de l'État sont occupés par des Anglais.

Le Soudan avait été le théâtre de luttes épouvantables et sanguinaires entre les troupes mal organisées du gouvernement égyptien et les tribus victorieuses rassemblées sous la bannière du Mahdi. Nombre de gens, en Angleterre, comprennent que si l'on ne résiste avec fermeté aux guerriers du Prophète, si l'on n'envoie beaucoup d'argent et beaucoup de soldats, le vaste et fertile bassin du haut Nil est perdu pour l'Égypte. Puisque le cabinet de Saint-James a la direction de ces affaires, c'est à lui de dire hautement la politique qu'il compte suivre. Au Parlement on demande au premier ministre si le Soudan forme une partie de l'Égypte et si le gouvernement de la Grande-Bretagne va prendre des mesures pour y rétablir l'ordre. M. Gladstone répond que, le Soudan n'ayant pas été compris dans la sphère d'occupation du contingent anglais, le Gouvernement n'a point l'intention d'étendre sa responsabilité si loin. Comme déclaration de politique, c'est inattaquable : c'est la politique de M. Gladstone, son principe, celui de ses collègues et de son parti. En tant que principe, il mérite le respect.

Pendant qu'on ignorait encore, mais qu'on soupçonnait déjà le sort du général Hicks, l'agent politique de l'Angleterre en Égypte, Sir Evelyn Baring, répétait ses avertissements au gouvernement anglais, et indiquait les moyens d'éviter une catastrophe finale : « Si Hicks est battu, Khartoum est en danger. La chute de Khartoum menacerait l'Égypte. »

En novembre et décembre 1885 Lord Granville répond, à diverses reprises, que le Gouvernement, dans de certaines limites, conseille l'abandon du Soudan. C'est au gouvernement égyptien de prendre la responsabilité des opérations en dehors de l'Égypte proprement dite, mais le gouvernement britannique n'a pas l'intention d'employer au Soudan de troupes européennes ou indiennes; des efforts impuissants de la part du Khédive pour conserver le Soudan ne feraient qu'accroître le danger.

Sir Evelyn Baring notifie à Lord Granville que ni conseils, ni arguments ne décideront le ministère égyptien à abandonner le Soudan. Mais Chérif Pacha, le premier ministre, avertit aussi

Lord Granville que, d'après Valentin Baker Pacha, les forces égyptiennes sont absolument insuffisantes pour écraser l'insurrection soudanaise.

Lord Granville répond, par l'entremise de Sir Evelyn Baring, que, tant que les soldats anglais occuperont l'Égypte, l'avis des ministres de Sa Majesté Britannique doit prépondérer; il insiste pour qu'on l'adopte. Le cabinet égyptien est changé et Nubar Pacha devient premier ministre le 10 janvier 1884.

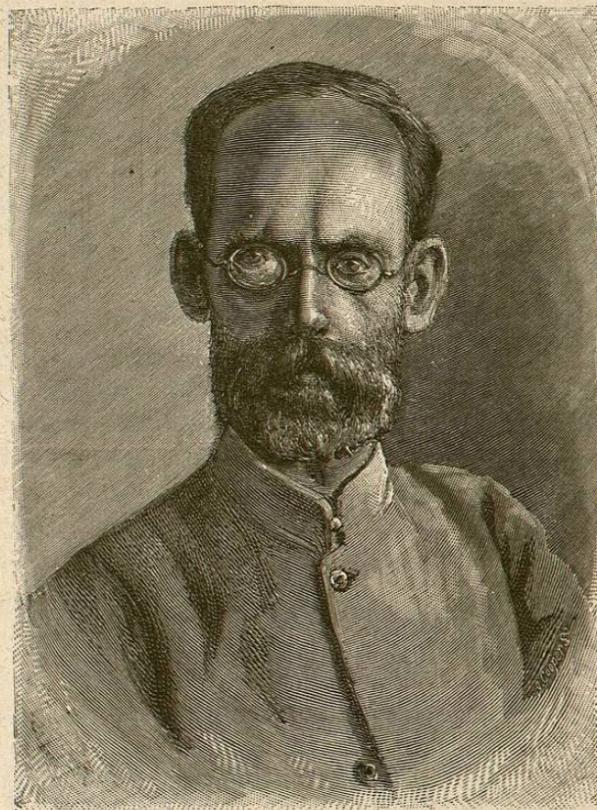
Le 17 décembre, Valentin Baker se rend à Souakim pour commencer les opérations en vue de maintenir les communications entre cette ville et Berber, et pour pacifier les tribus de la contrée. En Angleterre on n'avait aucun doute sur le sort prochain de la petite armée; en Égypte on s'en préoccupait. Craignant qu'une bataille ne fût funeste à ses troupes, le Khédivé écrivait lui-même à Baker : « Je compte sur votre prudence et votre capacité : n'attaquez l'ennemi que dans les conditions les plus favorables ». Certes le courage et l'habileté ne manquaient point à Baker, mais pour la prudence et le jugement, il n'en avait guère plus que l'infortuné Hicks.

Le 6 février il partit de Trinkitat, sur les rives de la mer Rouge, pour se diriger vers Tokar : au bout de 10 kilomètres il rencontra l'avant-garde des rebelles; le combat s'engagea quelques moments après : « Les assaillants montrèrent le plus grand mépris pour les soldats égyptiens; ils les saisissaient au cou et leur coupaient la gorge; paralysés par la peur, les troupes du gouvernement tournaient le dos, aimant mieux être massacrées que de défendre leur vie. Ils jettent leurs carabines par centaines et s'agenouillent, levant les mains jointes et clamant merci. »

Sur les 5746 hommes qu'avait le Pacha, il en périt 2575. Baker, ajoute M. Royle, l'excellent historien de ces campagnes, « Baker connaissait ou aurait dû connaître la composition des troupes qu'il commandait; les mener au feu était tout simplement appeler le désastre ». Qu'aurait-il dit de Hicks?

De 1874 à 1876 le général Gordon avait travaillé dans le haut Soudan. Il suivait les lignes tracées par Sir Samuel Baker, se conciliait les indigènes, écrasait les caravanes de marchands d'esclaves, détruisait leurs stations, et, par une série de forts, étendait l'autorité du Khédivé jusqu'à l'Albert-Nyanza. Après quatre mois de repos il fut nommé gouverneur général du

Soudan, du Darfour et des provinces équatoriales. Un de ses lieutenants fut Édouard Schnitzler, Allemand né à Oppeln, en Prusse, le 28 mai 1840, de parents israélites. Il avait servi en Turquie, en Arménie, en Syrie et en Arabie sous les ordres d'Ismail Hakki Pacha, ancien gouverneur général de Scutari et mouchir de l'empire ottoman. A la mort de son patron il passa



Emin Pacha.

plusieurs mois à Neisse, où habitaient sa mère, sa sœur et ses cousins; il partit ensuite pour l'Égypte, puis, en 1875, pour Khartoum, où Gordon l'employa d'abord en qualité de docteur. Il prit alors le nom et le titre d'Emin Effendi Hakim, « le fidèle médecin ». Envoyé à Lado pour garder le magasin et soigner les malades, et auprès du roi Mtesa pour remplir une mission politique; rappelé à Khartoum, puis dépêché vers Kabba-Réga, roi de l'Ounyororo, il fut, en 1878, élevé à la dignité de bey et chargé

d'administrer la province de l'Equatoria, en arabe Hat-al-Astiva. Lupton, ancien contremaître à bord d'un navire de la Compagnie Péninsulaire et Orientale, fut nommé gouverneur de la province du Bahr-el-Ghazal, voisine de l'Equatoria, aux appointements de 1 250 francs par mois.

A la nouvelle de la déposition d'Ismail en 1879, Gordon remit ses hautes fonctions entre les mains de Tewfik en l'avertissant qu'il ne comptait pas les reprendre.

En 1880 il acceptait le poste de secrétaire du marquis de Ripon, vice-roi des Indes Orientales, mais ne le garda pas un mois. En 1881 il commandait à Maurice les ingénieurs de l'État. Deux mois plus tard il accourait à l'aide des autorités du Cap, en difficultés avec les Bassoutos; mais, au bout de peu de temps, ne pouvant s'entendre avec le gouvernement colonial, il regagna l'Angleterre.

Moi, pendant ce temps, j'étais à la tâche sur les rives du fleuve Congo. Mes succès dans cet immense territoire de l'Ouest africain m'imposaient des responsabilités sérieuses, et je courais le risque d'être débordé : quand j'étais dans le bas Congo, les affaires allaient mal sur le haut du fleuve; dès que j'y arrivais, querelles de faire rage dans le lieu que je venais de quitter. Donc, dès le mois de septembre 1882 et au printemps de 1883, aiguillonné par ma vive sollicitude pour cette vaste contrée qui devenait rapidement un État, je représentai ma situation au roi des Belges : il me fallait un collègue, un homme de mérite, de rang supérieur, dévoué à notre œuvre, Gordon, par exemple, qui se chargerait d'une moitié du pays — haut Congo, bas Congo, à son choix, — tandis que je m'occuperais de l'autre; je dépensais un temps précieux à faire la navette entre les deux sections, et les jeunes officiers préposés aux établissements ne manquaient guère de se prévaloir de mon absence. Sa Majesté promit de s'adresser au général, mais pendant un assez long temps les réponses de celui-ci ne furent pas favorables. Au printemps de 1884, enfin, je reçus une lettre de l'écriture bien connue de Gordon : il m'annonçait son arrivée par le prochain courrier.

Mais sa missive n'était pas plus tôt partie, il avait à peine pris congé du roi Léopold, que ses compatriotes l'assiégeaient de leurs supplications; on le conjurait de courir à Khartoum et de seconder le gouvernement égyptien pour sauver la gar-

nison, cernée de toutes parts. Je ne sais personnellement rien de ce qui se passa quand Lord Wolseley introduisit le général auprès de Lord Granville, mais on m'a dit que Gordon se faisait fort de réussir dans sa mission. Quelle était-elle au juste? Il semble qu'il y ait quelque contradiction dans les termes de la définition qu'on en a faite. Les autorités égyptiennes désiraient seulement l'évacuation de la ville assiégée et peut-être Lord Granville ne demandait-il les services de Gordon que pour cette tâche, toute d'humanité; dans l'impossibilité où l'on se croyait de les secourir, les autres garnisons étaient abandonnées à leur sort. Les Livres Bleus qui contiennent les dépêches officielles paraissent confirmer cette manière de voir. Mais il est certain aussi que Lord Granville chargea le général de se rendre en Égypte, de lui faire un rapport, tant sur la situation du Soudan que sur les mesures à prendre pour assurer la sécurité des garnisons (au pluriel) et le salut de la population européenne de Khartoum. Il devait en outre remplir tels devoirs que lui imposerait le gouvernement khédivial, et prendre avec lui le colonel Stewart.

Sir Evelyn Baring, après une longue conversation avec Gordon, lui donna les dernières instructions du cabinet anglais; nous y relevons ce qui suit :

1° Assurez la retraite de la population européenne, évaluée de 10 à 15 000 âmes, et de la garnison de Khartoum¹.

2° A vous de choisir le quand et le comment.

3° Vous vous rappellerez que le but principal (de votre mission) est l'évacuation du Soudan.

4° Puisque vous croyez la chose possible, tâchez de former une confédération de tribus indigènes qui remplacera le gouvernement égyptien.

5° Un crédit de 2 500 000 francs vous est ouvert au Département des Finances.

Gordon réussit à rendre quelque confiance aux ministres égyptiens, jusque-là frappés de panique et se bornant à demander l'évacuation de Khartoum. Après l'avoir vu et entendu, ils respirèrent plus librement et, sur sa requête, le nommèrent Gouverneur général. Le firman qu'il reçut lui conférait le pou-

1. N° 1 et n° 5 ne cadrent pas ensemble : Khartoum et le Soudan ne sont pas termes synonymes. Retirer sa garnison de Khartoum était chose facile. Faire évacuer le Soudan était impossible à un général sans armée.